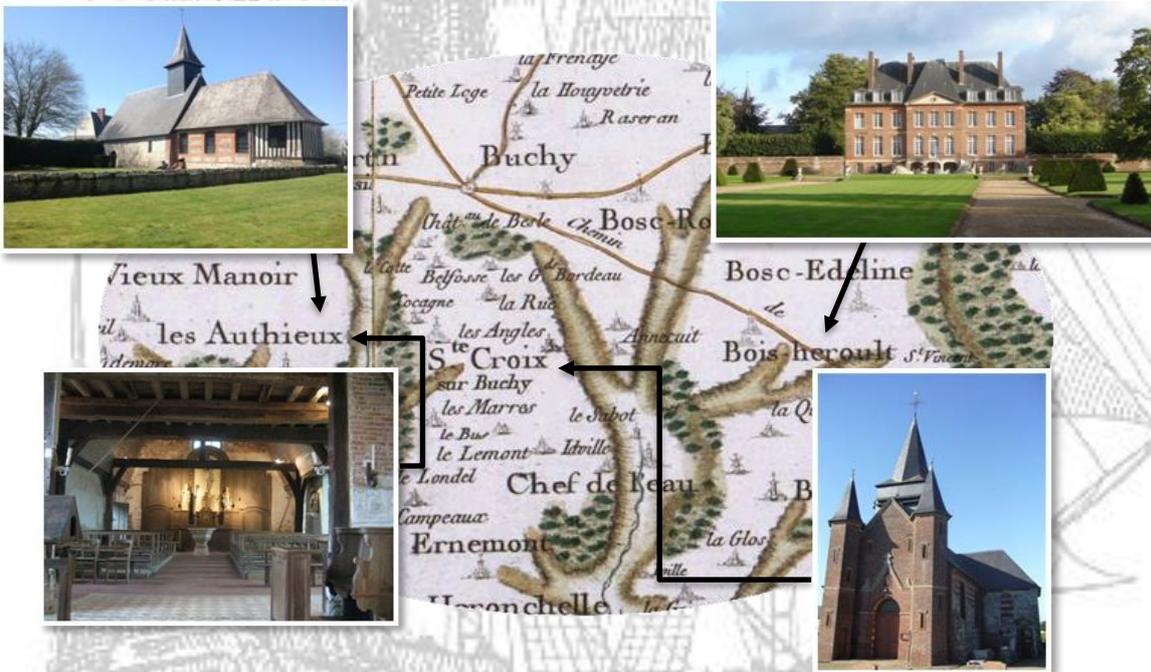




L'Armada fêtera ses 30 ans d'existence et sa 7^e édition en juin de cette année 2019. Cette fois encore, les plus beaux et les plus grands voiliers du Monde pourront être admirés dans le port de Rouen. Malgré leur immobilisme apparent, n'oublions pas qu'ils ont pour la plupart écumé les océans du globe. Qui parmi la foule n'a pas ainsi rêvé de voyager, d'imaginer ce que fut la vie des explorateurs sur ces géants des mers ?... Bien entendu pour ce genre de profession, il y a beaucoup de rêveurs mais peu d'élus. Pourtant, au sud du bourg de Buchy, un enfant du pays fit partie de ces voyageurs de l'inconnu au XVIII^e siècle, en pleine période d'exploration du Pacifique. Son nom : Pierre Antoine Veron (1736-1770).

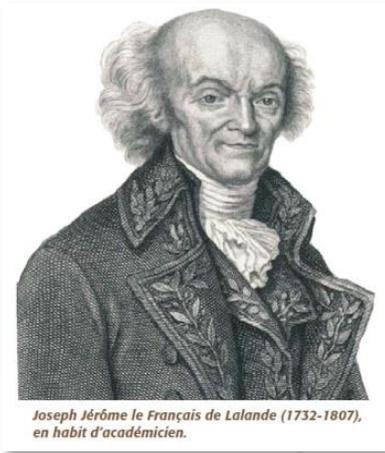


Sa jeunesse :

On trouve son baptême à la chapelle des Authieux-sur-Buchy à la date du 13 juillet 1733. Cette chapelle est dédiée à St-Médard et St-Godard. La majorité des registres de cette paroisse ne sont pas en lignes... Il faudra vous déplacer en mairie si vous voulez consulter ces registres qui manquent sur le site internet des archives de la Seine-Maritime.

Sa famille déménagera par la suite à Bois-Héroult à partir de 1741, où son père exercera la profession de menuisier. Pierre Antoine sera jardinier au château de Bois-Héroult jusqu'à l'âge de 23 ans en 1756, année durant laquelle meurent ses deux parents. Il sera alors pris en charge par un oncle à Rouen. A l'inventaire après décès de son père (cote 2E55 / 145 en date du 16 octobre 1756 devant notaire Lefebvre à Buchy, aux AD 76), il est déjà déclaré demeurant à Rouen.

La découverte de ses aptitudes intellectuelles semblent s'être faite grâce à son oncle. Après une instruction sur les mathématiques et l'hydrographie pendant 6 mois, il effectue ses classes dans la Marine en 1757.



Joseph Jérôme le Français de Lalande (1732-1807), en habit d'académicien.

Il est ensuite envoyé au Collège Royal à Paris . Le professeur Mr Delalande (Joseph Jérôme Lefrançois dit « Delalande »), le distingua dans cet établissement. Une fois ses études terminées, il s'embarqua sur le navire Le Diadème en 1762, sur le Sceptre en 1763 , sur la Malicieuse entre 1764 et 1766 . Son attrait pour les observations astronomiques appliquées à la navigation et ses recherches conjointes à celles de Monsieur de Charnières aboutirent à la conception en 1767 d'un instrument pour mesurer des distances angulaires de plusieurs degrés entre les astres, le mégamètre .

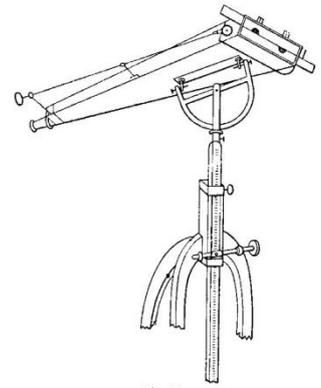
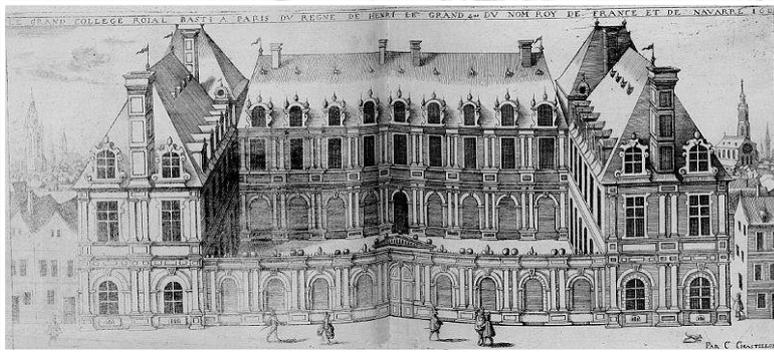


Fig. 55.

Mégamètre, instrument conçu par Charnières et Véron en 1767.



Vue du Collège Royal à Paris en 1612, par Claude Chastillon, tiré de la Topographie françoise ou représentations de plusieurs villes, bourgs, chasteaux, plans, forteresses, vestiges d'antiquité, maisons modernes et autres du royaume de France, Boisseau, Paris, 1655

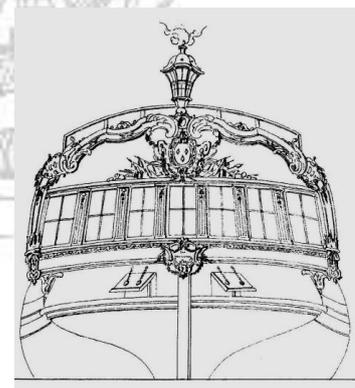
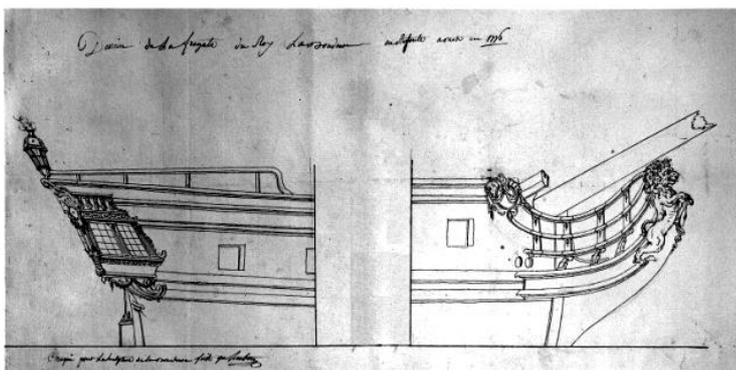


Portrait de Louis-Antoine de Bougainville (1729-1811), par Antoine Maurin en 1835.

En 1766 il reçoit du Duc de Praslin (César Gabriel de Choiseul), Ministre de la Marine, le titre de Pilote ainsi que 1.200 francs pour l'achat d'instruments destinés à l'expédition de Bougainville. Il s'agit de préparer l'observation du passage de Vénus sur le disque solaire, qui aura lieu le 3 juin 1769.

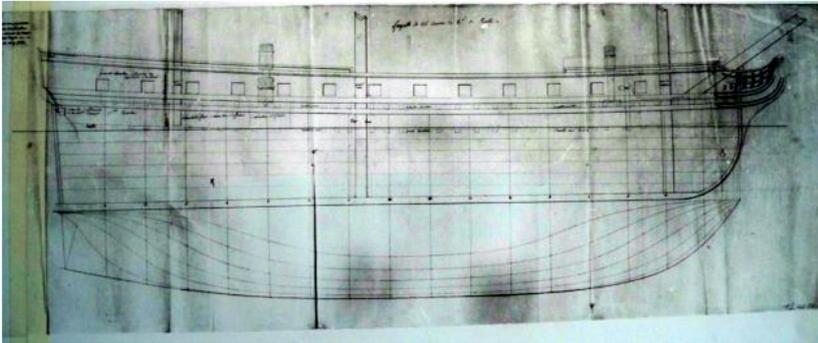
Son voyage :

Grâce aux recommandations de Monsieur Delalande, son professeur au Collège Royal, il fut désigné en 1766 à de Bougainville qui recherchait un jeune astronome pour l'accompagner dans son tour du Monde. A cette époque, on se préparait à l'observation des deux passages de Vénus sur le soleil, qui devaient arriver en 1761 et 1769.



Dessins de la frégate la Boudeuse (à gauche) (SHD - cote D²68, f°7, cl.7295) et de l'arrière du même navire (à droite).

L'expédition de Bougainville se composera donc de deux bateaux. La Boudeuse, une frégate (navire de guerre) de 550 tonnes, compte à son bord 11 officiers et 203 matelots. Le second bateau, L'Étoile, une flûte de 480 tonnes accueille 8 officiers et 108 matelots et assure essentiellement un rôle de ravitaillement. Pour Veron, le départ se fera de Rochefort à bord de la flûte L'Étoile le 1^{er} février 1767, alors que la Boudeuse était déjà partie depuis le 5 décembre 1766 de Brest.

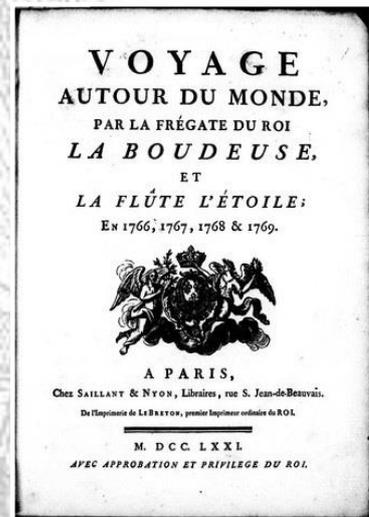


Plans de la flûte *L'Étoile* (ci-dessus) (SHD Toulon – cote 1L442) et maquette du même navire (à droite) au musée de la citadelle Vauban de Belle-Île-en-Mer.



Chronologie du voyage et ses observations :

Les expéditions de la seconde moitié du XVIII^e marquent une rupture par rapport aux voyages antérieurs. Les gouvernements prennent en charge les expéditions et des scientifiques participent activement aux voyages. La grande nouveauté qui apparaît durant cette période est la mise au point du calcul de la longitude. Longtemps l'estime fut la règle pour calculer sa position sur les océans. Au cours du XVIII^e siècle, deux techniques s'affrontent. La première permet de mesurer la longitude par une méthode astronomique. Elle fut utilisée, avec succès, par l'astronome Véron lors du voyage de Bougainville. La seconde méthode, quant à elle, nécessite l'invention et la mise au point de chronomètre précis et fiable. L'anglais John Harrison réussit, après plus de cinquante années de travaux, à construire l'instrument. Cook l'emporte lors de ses voyages et obtient des résultats remarquables en ce qui concerne la localisation des îles et archipels du Grand Océan. Systématiquement, les expéditions suivantes embarquent de tels chronomètres et comparent les résultats avec la méthode astronomique. Ainsi la prise en charge par les gouvernements des voyages d'explorations donne une impulsion majeure à la connaissance du Pacifique au XVIII^e siècle. La participation des scientifiques à ces voyages constitue aussi une rupture par rapport à la première moitié du siècle.



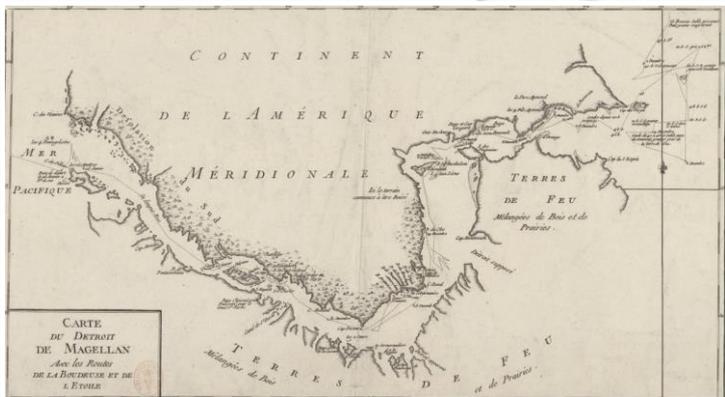
Les Malouines :

Désertes jusqu'à leur découverte par les Européens au XVI^e siècle, les îles Malouines ont été colonisées en 1764 sous la direction de Louis Antoine de Bougainville. Mais il reçut par la suite l'ordre de démanteler sa colonie et d'en rendre les clefs aux Espagnols ; cela faisait partie d'un plan de guerre défensive de l'alliance franco-espagnol contre l'Angleterre. Il aura donc en charge la préparation de la cession des Malouines à l'Espagne au début de son expédition. La Boudeuse arrive à Montévidéo le 31 janvier 1767. Puis arrivée aux Malouines le 23 mars accompagné de frégates espagnoles. Le 1^{er} avril les îles Malouines deviennent espagnoles (Las Malvinas). Après cette première mission, la Boudeuse fait cap vers le Brésil pour rejoindre la flûte L'Étoile, elle-même arrivée le 10 juin à Rio de Janeiro. Les deux navires peuvent alors commencer ensemble ce voyage autour du Monde...

Terre de Feu : (les textes qui suivent sont extraits du *Voyage autour du Monde*, par de Bougainville)

«Nous commençâmes l'année 1768 dans cette baie nommée baie Fortescû, au fond de laquelle est le port Galant. Le plan de la baie et du port est fort exact dans M. de Gennes. Nous n'avons que trop eu le loisir de le vérifier, y ayant été enchaînés plus de trois semaines, avec des temps dont le plus mauvais hiver de Paris ne donne pas l'idée. Il est juste de faire un peu partager aux lecteurs le désagrément de ces journées funestes, en ébauchant le détail de notre séjour ici.

Mon premier soin fut d'envoyer visiter la côte jusqu'à la baie Elisabeth et les îles dont le détroit de Magellan est ici parsemé; nous apercevions du mouillage deux de ces îles, nommées par Narborough Charles et Montmouth. Il a donné à celles qui sont plus éloignées le nom d'îles Royales, et à la plus occidentale de toutes celui d'île Rupert. Les vents d'ouest ne nous permettant pas d'appareiller nous affourchâmes le 2 avec une ancre à jet. La pluie n'empêcha pas d'aller se promener à terre, où l'on rencontra les traces du passage et de la relâche de vaisseaux anglais: savoir, du bois nouvellement scié et coupé, des écorces du laurier épicé assez récemment enlevées, une étiquette en bois, telle que dans les arsenaux de marine on en met sur les pièces de filin et de toile, et sur laquelle on lisait fort distinctement Chatham Martch. 1766. On trouva aussi sur plusieurs arbres des lettres initiales et des noms avec la date de 1767 .



M. **Verron**, qui avait fait porter ses instruments sur la presqu'île qui forme le port, y observa à midi avec un quart de cercle cinquante-trois degrés quarante minutes quarante et une secondes de latitude australe.»

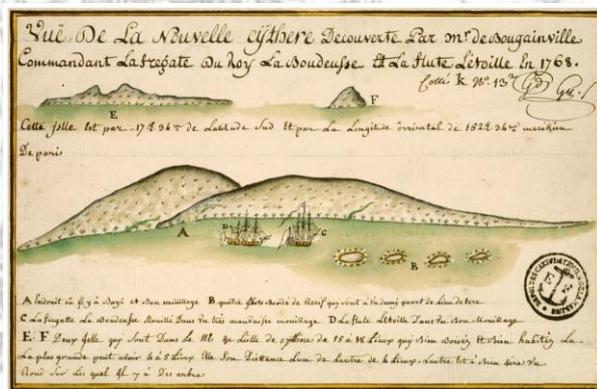
Signature de Pierre Antoine Veron en 1756 :



Tahiti :

«L'île, à laquelle on avait d'abord donné le nom de Nouvelle-Cythère, reçoit de ses habitants celui de Tahiti. Sa latitude de dix-sept degrés trente-cinq minutes trois secondes à notre camp a été conclue de plusieurs hauteurs méridiennes du soleil observées à terre avec un quart de cercle. Sa longitude de cent cinquante degrés quarante minutes dix-sept secondes à l'ouest de Paris a été déterminée par onze observations de la lune, selon la méthode des angles horaires. M. **Verron** en avait fait beaucoup d'autres à terre pendant quatre jours et quatre nuits, pour déterminer cette même longitude; mais le cahier où elles étaient écrites lui ayant été enlevé, il ne lui est resté que les dernières observations faites la veille de notre départ. Il croit leur résultat moyen assez exact, quoique leurs extrêmes différent entre eux de sept à huit degrés. La perte de nos ancres et tous les accidents que j'ai détaillés ci-dessus nous ont fait abandonner cette relâche beaucoup plus tôt que nous ne nous y étions attendus, et nous ont mis dans l'impossibilité d'en visiter les côtes. La partie du sud nous est absolument inconnue; celle que nous avons parcourue depuis la pointe du sud-est jusqu'à celle du nord-ouest me parût avoir quinze à vingt lieues d'étendue, et le gisement de ses principales pointes est entre le nord-ouest et l'ouest-nord-ouest.

Entre la pointe du sud-est et un autre gros cap qui s'avance dans le nord, à sept ou huit lieues de celle-ci, on voit une baie ouverte au nord-est, laquelle a trois ou quatre lieues de profondeur. Ses côtes s'abaissent insensiblement jusqu'au fond de la baie où elles ont peu d'élévation, et paraissent former le canton le plus beau de l'île et le plus habité. Il semble qu'on trouverait aisément plusieurs bons mouillages dans cette baie: le hasard nous servit mal dans la rencontre du nôtre. En entrant ici par la passe par laquelle est sortie L'Étoile».



Nouvelle-Guinée :

«Le 11 à midi, étant par deux degrés dix-sept minutes de latitude australe, nous aperçûmes, dans le sud, une côte élevée qui nous parut être celle de la Nouvelle-Guinée. Quelques heures après, on la vit plus clairement. C'est une terre haute et monteuse qui, dans cette partie, s'étend sur l'ouest-nord-ouest. Le 12 à midi, nous étions environ à dix lieues des terres les plus voisines de nous. Il était impossible de détailler la côte à cette distance; il nous parut seulement une

grande baie vers deux degrés vingt-cinq minutes de latitude sud, et des terres basses dans le fond qu'on ne découvrait que du haut des mâts. Nous jugeâmes aussi, par la vitesse avec laquelle nous doublions les terres, que les courants nous étaient devenus favorables; mais, pour apprécier avec quelque justesse la différence qu'ils occasionnaient dans l'estime de notre route, il eût fallu cingler moins loin de la côte. Nous continuâmes à la prolonger à dix ou douze lieues de distance. Son gisement était toujours sur l'ouest-nord-ouest, et sa hauteur prodigieuse. Nous y remarquâmes surtout deux pics très élevés, voisins l'un de l'autre, et qui surpassent en hauteur toutes les autres montagnes. Nous les avons nommés les Deux Cyclopes. Nous eûmes occasion de remarquer que les marées portaient sur le nord-ouest. Effectivement nous nous trouvâmes le jour suivant plus éloignés de la côte de la Nouvelle-Guinée, qui revient ici sur l'ouest. Le 14, au point du jour, nous découvrîmes deux îles et un îlot qui paraissait entre deux, mais plus au sud. Elles gisent entre elles est-sud-est et ouest-nord-ouest corrigés; elles sont à deux lieues de distance l'une de l'autre, de médiocre hauteur, et n'ont pas plus d'une lieue et demie d'étendue chacune.



Nous avançons peu chaque journée. Depuis que nous étions sur la côte de la Nouvelle-Guinée, nous avons assez régulièrement une faible brise d'est ou de nord-est, qui commençait vers deux ou trois heures après midi et durait environ jusque vers minuit; à cette brise succédait un intervalle plus ou moins long de calme qui était suivi de la brise de terre variable du sud-ouest au sud-sud-ouest, laquelle se terminait aussi vers midi par deux ou trois heures de calme. Nous revîmes, le 15 au matin, la plus occidentale des deux îles que nous avions reconnues la veille. Nous découvrîmes en même temps d'autres terres, qui nous parurent îles, depuis le sud-est-quart-sud jusqu'à l'ouest-sud-ouest, terres fort basses,

par-dessus lesquelles nous apercevions, dans une perspective éloignée, les hautes montagnes du continent. La plus élevée, que nous relevâmes à huit heures du matin au sud-sud-est du compas, se détachait des autres, et nous la nommâmes le géant Colineau. Nous donnâmes le nom de la nymphe Alie à la plus occidentale des îles basses dans le nord-ouest de Moulineau. A dix heures du matin, nous tombâmes dans un raz de marée, où les courants paraissaient porter avec violence sur le nord et nord-nord-est. Ils étaient si vifs que, jusqu'à midi, ils nous empêchèrent de gouverner; et, comme ils nous entraînaient fort au large, il nous devint impossible d'asseoir un jugement précis sur leur véritable direction. L'eau, dans le lit de marée, était couverte de troncs d'arbres flottants, de divers fruits et de goémons: elle y était en même temps si trouble que nous craignîmes d'être sur un banc; mais la sonde ne nous donna point de fond à cent brasses. Ce raz de marée semblait indiquer ici ou une grande rivière dans le continent, ou un passage qui couperait les terres de la Nouvelle-Guinée, passage dont l'ouverture serait presque nord et sud. Suivant deux distances des bords du soleil et de la lune, observées à l'octant par le chevalier du Bouchage et M. **Verron**, notre longitude déterminée au port Praslin en différait de deux degrés quarante-sept minutes. Nous observâmes le même jour un degré dix-sept minutes de latitude australe.

Le 16 et le 17, il fit presque calme; le peu de vent qui souffla fut variable. Le 16, on ne vit la terre qu'à sept heures du matin, encore ne la vit-on que du haut des mâts, terre extrêmement haute et coupée. Nous perdîmes toute cette journée à attendre L'Étoile qui, maîtrisée par le courant, ne pouvait pas mettre le cap en route; et le 17, comme elle était fort éloignée de nous, Je fus obligé de virer sur elle pour la rallier; ce que nous ne fîmes qu'aux approches de la nuit. Elle fut très orageuse, avec un déluge de pluie et des tonnerres épouvantables. Les six jours suivants nous furent tout aussi malheureux: de la pluie, du calme, et le peu qui venta, ce fut du vent debout. Il faut s'être trouvé dans la position où nous étions alors pour être en état de s'en former l'idée. Le 17 après midi, on avait aperçu depuis le sud sud-ouest-5°-sud du compas jusqu'au sud-ouest 5°-ouest, à seize lieues environ de distance, une côte élevée qu'on ne perdit de vue qu'à la nuit. Le 18, à neuf heures du matin, on découvrit une île haute dans le sud-ouest-quart-ouest, distante à peu près de douze lieues; nous la revîmes le lendemain, et elle nous restait à midi, depuis le sud-sud-ouest jusqu'au sud-ouest, dans un éloignement de quinze à vingt lieues. Les courants nous donnèrent, pendant ces trois derniers jours, dix lieues de différence nord; nous ne pûmes savoir quelle était celle qu'ils nous donnaient en longitude.

Le 20, nous passâmes la ligne pour la seconde fois de la campagne. Les courants continuaient à nous éloigner des terres. Nous n'en vîmes point le 20 ni le 21, quoique nous eussions tenu les bordées qui nous en rapprochaient le plus. Il nous devenait cependant essentiel de rallier

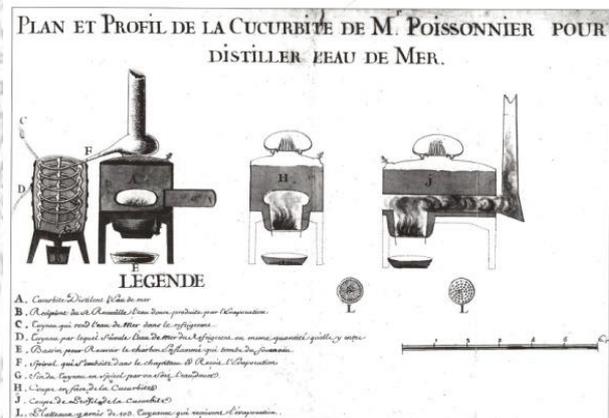


la côte et de la ranger d'assez près pour ne pas commettre quelque erreur dangereuse, qui nous fit manquer le débouquement dans la mer des Indes et nous engageât dans l'un des golfes de Gilolo. Le 22, au point du jour, nous eûmes connaissance d'une côte plus élevée qu'aucune autre partie de la Nouvelle-Guinée que nous eussions encore vue. Nous gouvernâmes dessus et, à midi, on la releva depuis le sud-sud-est-5°-sud jusqu'au sud-ouest, où elle ne paraissait pas terminée. Nous venions de passer la ligne pour la troisième fois. La terre courait sur l'ouest-nord-ouest, et nous l'accostâmes, déterminés à ne plus la quitter jusqu'à être parvenus à son extrémité, que les géographes nomment le cap Mabo. Dans la nuit nous doublâmes une pointe, de l'autre côté de laquelle la terre, toujours fort élevée, ne courait plus que sur l'ouest-quart-sud-ouest et l'ouest-sud-ouest. Le 23 à midi, nous voyions une étendue de côte d'environ vingt lieues, dont la partie la plus occidentale nous restait presque au sud-ouest, à treize ou quatorze lieues. Nous étions beaucoup plus près de deux îles basses et couvertes d'arbres, éloignées l'une de l'autre d'environ quatre lieues. Nous en approchâmes à une demi-lieue et, tandis que nous attendions L'Étoile écartée de nous à une grande distance, j'envoyai le chevalier de Suzannet, avec deux de nos bateaux armés, à la plus septentrionale des deux îles. Nous pensions y voir des habitations, et nous espérions en tirer quelques rafraîchissements. Un banc qui règne le long de l'île, et s'étend même assez loin dans l'est, força les bateaux de faire un grand tour pour le doubler. Le chevalier de Suzannet ne trouva ni cases, ni habitants, ni rafraîchissements».

Batavia (Jakarta) :

«Nous ne nous lassions point de nous promener dans les environs de Batavia. Tout Européen, accoutumé même aux plus grandes capitales, serait étonné de la magnificence de ses dehors. Ils sont enrichis de maisons et de jardins superbes, entretenus avec ce goût et cette propreté qui frappent dans tous les pays hollandais. Je ne craindrai pas de dire qu'ils surpassent en beauté et en richesses ceux de nos plus grandes villes de France, et qu'ils approchent de la magnificence des environs de Paris. Je ne dois pas oublier un monument qu'un particulier y a élevé aux muses. Le sieur Mohr, premier curé de Batavia, homme riche à millions, mais plus estimable par ses connaissances et son goût pour les sciences, y a fait construire, dans le jardin d'une de ses maisons, un observatoire qui honorerait toute maison royale. Cet édifice, qui est à peine fini, lui a coûté des sommes immenses. Il fait mieux encore, il y observe lui-même. Il a tiré d'Europe les meilleurs instruments en tout genre, nécessaires aux observations les plus délicates, et il est en état de s'en servir. Cet astronome, le plus riche sans contredit des enfants d'Uranie, a été enchanté de voir M. Verron. Il a voulu qu'il passât les nuits dans son observatoire; malheureusement il n'y en a pas eu une seule qui ait été favorable à leurs désirs. M. Mohr a observé le dernier passage de Vénus, et il a envoyé ses observations à l'Académie de Harlem; elles serviront à déterminer avec précision la longitude de Batavia».

L'approvisionnement en eau douce est également une vraie préoccupation de Bougainville. Ses prédécesseurs utilisaient de l'eau du port d'origine dont le stockage entraînait rationnement et épidémie. Bougainville embarque pour la première fois un appareil de distillation, la cucurbite, réputé fournir un baril d'eau douce par jour. (Illustration : BNF Gallica).



Île-de-France (Île Maurice) :

«Nous avions eu connaissance de l'île Ronde le 7 à midi; à cinq heures du soir, nous étions nord et sud de son milieu. Nous tirâmes du canon à l'entrée de la nuit, espérant qu'on allumerait le feu de la pointe aux Canonnières; mais ce feu, mentionné par M. d'Après dans son instruction, ne s'allume plus, de manière qu'après avoir doublé le coin de Mire qu'on peut ranger d'aussi près qu'on veut, je me trouvai fort embarrassé pour éviter la batture dangereuse qui avance plus d'une demi-lieue au large de la pointe aux Canonnières. Je louvoyai, afin de m'entretenir au vent du port, tirant de temps en temps un coup de canon; enfin, entre onze heures et minuit, il vint à bord un des pilotes du port entretenus par le roi. Je me croyais hors de peine, et je lui avais remis la conduite du bâtiment, lorsqu'à trois heures et demie il nous échoua près de la baie des Tombeaux.

Par bonheur il n'y avait pas de mer, et la manœuvre que nous fîmes rapidement pour tâcher d'abattre du côté du large nous réussit; mais que l'on conçoive quelle douleur mortelle c'eût été pour nous, après tant de dangers nécessaires heureusement évités, de venir échouer au port par la faute d'un ignorant auquel l'ordonnance nous forçait de nous livrer. Nous en fûmes quittes pour quarante-cinq pieds de notre fausse quille qui furent emportés.

Le 8 dans la matinée, nous entrâmes dans le port où nous fûmes amarrés dans la journée. L'Étoile parut à six heures du soir et ne put entrer que le lendemain.

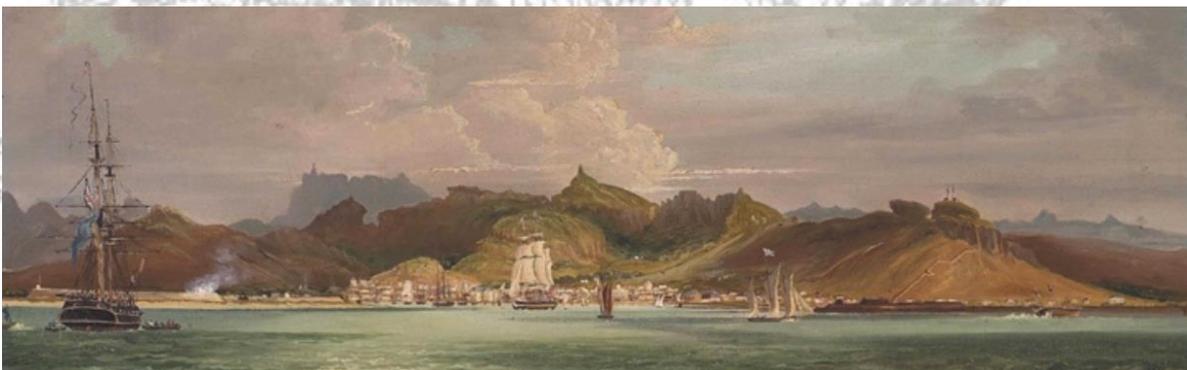
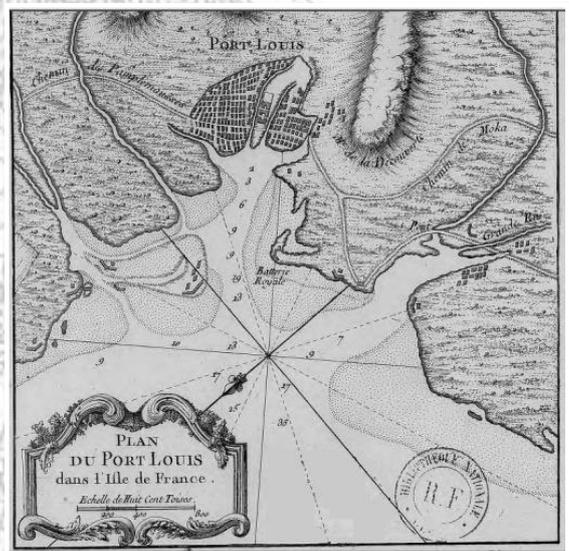
Nous nous trouvâmes être en arrière d'un jour, et nous y reprîmes la date de tout le monde. Dès le premier jour, j'envoyai tous mes malades à l'hôpital, je donnai l'état de mes besoins en vivres et agrès, et nous travaillâmes sur-le-champ à disposer la frégate pour être carénée. Je pris tous les ouvriers du port qu'on put me donner et tous ceux de l'Étoile, étant déterminé à partir aussitôt que je serais prêt. Le 16 et le 18, on chauffa la frégate. Nous trouvâmes son doublage vermoulu, mais son flanc-bord était aussi sain qu'en sortant du chantier.

Nous fûmes obligés de changer ici une partie de notre mâture. Notre grand mât avait un enton au pied et devait manquer par là aussitôt que par la tête, où la mèche était cassée. On me donna un grand mât d'une seule pièce, deux mâts de hune, des ancres, des câbles et du filin dont nous étions absolument indigents. Je remis dans les magasins du roi mes vieux vivres, et j'en repris pour cinq mois. Je livrai pareillement à M. Poivre, intendant de l'île de France, le fer et les clous embarqués à bord de L'Étoile, ma cucurbite, ma ventouse, beaucoup de médicaments, et quantité d'effets devenus inutiles pour nous et dont cette colonie avait besoin. Je donnai aussi à la légion vingt-trois soldats qui me demandèrent à y être incorporés. Messieurs de Commerçon et **Verron** consentirent pareillement à différer leur retour en France; le premier pour examiner l'histoire naturelle de ces îles et celle de Madagascar; le second pour être à portée d'aller observer dans l'Inde le passage de Vénus; on me demanda de plus M. de Romainville, ingénieur, et quelques jeunes volontaires et pilotins pour la navigation d'Inde en Inde.



Portrait de Pierre Poivre (1719-1786), Intendant de l'île de France

La Boudeuse rentra à Saint-Malo le 16 mars 1769, et l'Étoile à Rochefort le 24 avril. Resté sur l'île de France, Verron reprit la mer à bord de la corvette « L'Étoile de Matin » le 5 juin 1769, pour rejoindre à Achem (Sumatra) le 17 du même mois, la deuxième corvette « le Vigilant » afin d'observer le passage de Vénus. Malheureusement, il arriva trop tard pour cette observation : le passage de l'astre avait eut lieu le 3 juin 1769. Il monta alors à bord du navire « le Vigilant » pour la seconde partie de l'expédition aux îles Philippines et Moluques. A Manille (Philippines), il se proposa d'observer le passage de Mercure sur le soleil, le 9 novembre. Il contracta par la suite une fièvre lors de ses observations pendant la nuit à terre lorsqu'il était aux Moluques. Le retour de cette expédition vers l'île de France se fit à la fin du mois de juin 1770. Malheureusement il mourut trois à quatre jours après être descendu de bord, le premier juillet 1770.



Rade de Port-Louis (île Maurice), par William Hodges (1744-1797)